

Lou Parisot travaille en écho aux lieux qui l'accueillent. D'où, pour cette artiste qui pratique aussi bien la sculpture que la photographie ou la vidéo, l'importance des résidences. Après un séjour à l'Académie du Shed, à Maromme, et une exposition qui s'est achevée en novembre dernier, elle est actuellement en résidence à la Villa Calderón de Louviers dont le musée l'exposera du 22 février au 22 mars 2020.

■ Lou Parisot a le sens du détail. Pour voir, elle doit s'approcher de très près du monde et des objets. Elle a fait de sa myopie, décalée dès l'apprentissage de la lecture, un outil artistique de choix. « Comme je voyais flou sans mes lunettes, je m'attachais beaucoup plus aux couleurs et aux formes. » Cela lui procure des visions plutôt que des vues précises. Ces visions sont à l'origine de sculptures qui consistent en un recyclage de choses trouvées, chinées, détournées. Les artefacts de plastique, verre, tissu, made in China ou made ailleurs, désuets ou pauvres, deviennent des rébus de rebuts, des hybridations poétiques, des chimères colorées. Ils sont créés in situ et tirent avantage du lieu qui les accueille.

KITSCH

En Normandie, à Maromme, dans le nouvel espace du Shed, l'Académie (1), pour sa première exposition personnelle, *Tuileries*, elle a conçu une suite de fontaines. Elles sont formées de colonnes kitsch en faux marbre, de perles, de saladiers, de lavabos, de céramiques, etc. (*Les Divines, Emoji, Claire's*, 2019). Dans le dédale des pièces de l'hôtel particulier, sur un sol recouvert de papier miroitant, ses fontaines et leurs tuyaux animés de flux aquatiques composent une ambiance de jardin à la française. Lou Parisot rappelle ainsi l'endroit à ses transformations. De fabrique de poudre à canon, au 16^e siècle, il est devenu hôtel particulier et, aujourd'hui, centre d'art. De même, à Paris, le jardin des Tuileries a été aménagé sur le terrain d'une ancienne fabrique de tuiles, sur ordre de Catherine de Médicis. Pour Lou Parisot, le changement de destin des lieux fait écho au recyclage des objets. D'ailleurs, l'ensemble de son travail cherche à donner forme à l'instabilité, à la fluctuation, au morcellement de la réalité et du corps. Les différentes époques de l'histoire participent de ces turbulences.

L'Académie fut aussi, en 1794, la maison natale du maréchal Aimable Pélissier, de triste réputation guerrière ; il participe à la conquête de l'Algérie. Lou Parisot se met alors en scène et se fait photographe à la manière de Pélissier (*Wanted*, 2019). Le regard froid, elle pose dans une robe de taffetas aux allures royales, en tenant dans ses bras un mammifère à l'armure d'écaillés, aujourd'hui menacé de disparition : le pangolin.

LOU PARISOT

Annabelle Gugnion

De même pour sa résidence à la Villa Calderón de Louviers et son exposition au musée de la même ville, elle choisit de travailler en écho à l'architecture et l'histoire d'un manoir. « Lorsque j'arrive dans un lieu, je ne veux pas avoir une intention précise car je sais que c'est le lieu qui va révéler mon questionnement. » Son travail commence par la recherche d'archives, de signes, de photographies. Puis arrivent les visions par le choix des objets : « Je ne sais jamais ce que je cherche mais ce

sont les objets qui viennent à moi. » Elle les réactive, remet en mouvement un monde de choses policées, les réinterprète.

L'ODRADEK

Un jour, les objets sont venus à elle au point de modifier son désir artistique. Elle qui se destinait au dessin de précision a trouvé la sculpture à l'École supérieure d'arts et médias de Caen à l'occasion d'une proposition du plasticien Gyan Panchal de travailler sur

« l'odradek » de Franz Kafka (2). L'odradek – on ignore l'origine du nom – est une chose déchuë qui avait autrefois un usage désormais oublié. L'objet ne dit plus rien à personne. Mais il reste présent quelque part, réapparaît par surprise, ici puis là. Il est devenu insaisissable. L'odradek de Lou Parisot est apparu dans sa maison d'enfance suite à l'explosion d'une chaudière en 2012. Sous l'action du feu, un vase en plastique a emprisonné un maraca et une flûte en métal, les rendant muets à jamais. Elle a exploré cet odradek dans la vidéo *Hybrid Object* (2015).

La vidéo est pour elle plus qu'une technique : elle lui permet de zoomer le monde, de s'en approcher pour le voir vivre mais aussi de filmer des performances au cours desquelles elle fait exister ses sculptures-objets. Au Confort Moderne, à Poitiers, elle a invité deux danseuses à animer ses sculptures lors de la performance *Électroscope* (2018). L'électroscope, l'ancêtre du télé-achat, a été imaginé en 1877 par le *New York Sun* pour amuser ses lecteurs. Le journal évoquait alors avec humour les canulars d'un improbable appareil permettant de voir et d'acheter à distance : de la science-fiction à l'époque.

STADE DU MIROIR

Elle met aussi son propre corps en scène. Elle interroge sa manière de le voir. Elle qui a depuis toujours dû le scruter, l'approcher de ses yeux pour le connaître et n'a pu, par conséquent, que le saisir par bribes. À la Catalyst Arts Gallery, à Belfast, en 2017, Lou Parisot a invité le public à déambuler dans les vidéos représentant des « extraits de moi-même (yeux, mains, pieds) ». Elle a projeté ces vidéos sur des pans de tissus, les faisant ricocher les unes vers les autres comme des « bouts de corps en transit » en les associant à des sons organiques (*Between Boundaries*). Elle se réfère pour cette installation à Tony Oursler et Mike Kelley et à leur œuvre commune, *The Poetics Project* (1977-97). Elle élargit le sens de son expérience intime au monde extérieur. Elle l'applique à la manière dont la société de consommation et la publicité fragmentent le corps par des canons de beauté ou des services dédiés : bars à sourcils, à ongles, sublimation de la paupière, seins rebondis, bouche liftée, faux-cils, épaule en épaulette, nez au parfum, etc. On pense à certaines vidéos de Shana Moulton mais aussi à Jacques Lacan et au « stade du miroir (3) ».

Le psychanalyste a en effet théorisé le fait que l'image d'une forme totale du corps est un leurre. Elle résulte de l'identification précoce à l'image de soi dans le miroir. Sans cette identification inconsciente primordiale,



Vue de l'exposition « Tuileries ». Académie, Le SHED, Centre d'art contemporain de Normandie, 2019. © Marc Domage



Lou Parisot's work echoes the places that host her. Hence the importance of the residencies where she practices sculpture as well as photography or video. After a stint at SHED's Académie in Maromme, Normandy, and an exhibition that ended in November, she is currently in residence at Villa Calderón in Louviers, whose museum will be showing her work from 22 February to 22 March 2020.

Lou Parisot has a sense for detail. In order to see, she needs to get very close to the world and to objects. She has turned her shortsightedness, which was detected when she was first learning to read, into a quality artistic tool. "Since my eyesight was blurry when I wasn't wearing glasses, I would focus more on colours and shapes." This provides her with visions, rather than precise views. These visions are at the root of sculptures made from recycled objects that were found, bought at the flea market, modified. The plastic, glass or fabric artefacts, made in China or not, old-fashioned or poor, become refuse rebus, poetic hybridizations, colourful chimaeras. They are created in situ and take advantage of the place that hosts them.

In Maromme, she created a series of fountains for her first personal exhibition, *Tuileries*, at l'Académie, SHED's new space (1). They are made with kitsch faux-marble columns, pearls, salad bowls, washbasins, ceramics, etc. (*Les Divines, Emoji, Claire's*, 2019). In the hôtel particulier's maze of rooms, on a floor covered in shimmering paper, her fountains and their pipes animated with aquatic flows create a formal-garden atmosphere. Lou Parisot thus brings back to mind the transformations undergone by the place. After having been a gunpowder factory in the 16th century, it became an hôtel particulier, and finally today,

an art centre. Likewise in Paris, the Jardin des Tuileries, commissioned by Catherine de' Medici, was created on the site of an old tile factory. For Lou Parisot, the premises' change in destiny echoes the recycling of objects. In fact, the whole of her work attempts to give substance to instability, to fluctuation, to the splitting of reality and the body. The different historical eras pertain to these turbulences. L'Académie was also, in 1794, the birthplace of the infamous maréchal Aimable Pélissier, who took part in the conquest of Algeria. So Lou Parisot dressed up and had her photo taken in the manner of Pélissier (*Wanted*, 2019). With a cold stare, she poses in a royal-looking taffeta dress, holding a scale-armoured mammal in her arms, of a now-endangered species: the pangolin.

For her residency at Villa Calderón in Louviers and her exhibition in the town's museum, she also chose to work according to the architecture and the history of the manor. "When I arrive someplace, I don't want to have a precise intention, because I know it is the site itself that will reveal my questioning." Her works start by researching archives, signs, photographs. Then come the visions through the choice of objects: "I never know what I am looking for, the objects come to me." She reactivates them, setting back in motion a world of civilized things, reinterpreting them.

THE ODRADEK

One day, objects came to her in a way that changed her artistic desire. She had intended to work in precision drawing, until she discovered sculpture at École Supérieure d'Arts et Médias in Caen, when plastic artist Gyan Panchal asked students to work on Franz Kafka's "odradek" (2). The odradek – no one really knows where the name comes from – is a discarded object whose use has been



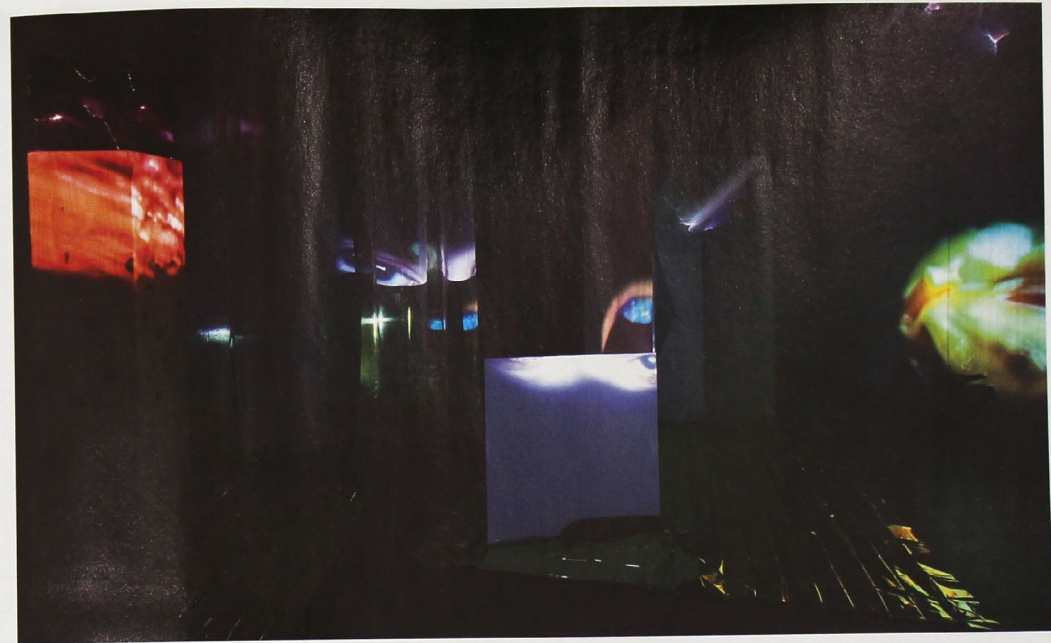
(1) Le Shed ouvre, à Maromme, avec l'appui de la municipalité, une Académie d'art contemporain avec un grand espace d'exposition et 1 000 m² de logements et d'ateliers qui accueillent en résidence artistes et commissaires d'exposition.

(2) Franz Kafka, "Le Souci du père de famille", in *Nouvelles et Récits*, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 2018.

(3) Jacques Lacan, "Le stade du miroir" (1949), in *Écrits*, Seuil, 1966.

Cette page/this page: Vue de l'exposition «Tuileries», Académie, Le SHED, Centre d'art contemporain de Normandie, 2019.

(© Marc Domage)



« Le Mondimage ». Installation vidéo et sonore. 42'6" en boucle, bois, céramique, plastique, tissu, métal, couverture de survie. ESAM Caen/Cherbourg. Exposition « Fragments in Transit », 2018. (Ph. Michèle Gottstein)

forgotten. The object no longer means anything to anyone. Yet it stays present somewhere, reappears unexpectedly, here and there. It has become uncatchable. Lou Parisot's odradek appeared in her childhood home after a boiler exploded in 2012. Under the heat of the fire, a plastic vase had imprisoned a maraca and a metal flure, rendering them forever mute. She explored this odradek in the video entitled *Hybrid Object* (2015).

THE MIRROR STAGE

For her, video is more than a technique: it helps her to zoom in on the world, to get close to it so that she can watch it live and to film performances during which she brings her sculpture-objects into existence. At Confort Moderne in Poitiers, she invited two dancers to animate her sculptures in her performance, *Electroscope* (2018). The Electroscope, precursor of teleshopping, was imagined in 1877 by the New York Sun to amuse its readers. The newspaper had humorously described the pranks of this unlikely device that could allow people to see and buy remotely: science fiction, at the time. Lou Parisot also stages her own body. She

questions the way she sees it. She who always had to scrutinize it, to get very close to it in order to know it, was therefore only able to grasp it bit by bit. At Catalyst Arts Gallery in Belfast, in 2017, she invited the audience to meander through videos that represented "extracts of myself (eyes, hands, feet)". She projected these videos onto lengths of fabric, making them rebound towards each other, like "pieces of body in transit", by matching them with organic sounds (*Between Boundaries*). Her reference for this installation was Tony Oursler and Mike Kelley's common work, *The Poetics Project* (1977-97). She broadens the meaning of her private experience to the outside world. She applies it to the way consumer society and advertising fragment the body through beauty standards of dedicated services: brow bars, nail bars, eyelid sublimation, rounded breasts, lip lifts, false eyelashes, shoulders in shoulder pads, noses and perfume, etc. This calls to mind some of Shana Moulton's videos, but also Jacques Lacan's "mirror stage (3)". Indeed, the psychoanalyst had theorized the fact that the image of the body as a whole is deceptive. It results in the precocious identification to the image of one's self in the mirror. Without this primordial subconscious identification, the body would be experienced in pieces, without outlines. Lou Parisot blurs the limit of this vital illusion of unity by exploring fragmentation. That of the body and

that of reality. Her oeuvres reconstruct shapes where the turbulences of the being and the world invent phantasmatic anatomies. In that, in her own way, her work resembles the remarkable imagination of Hieronymus Bosch. In that, she also tames herself. Herself like any other, that is how she saw herself on the day she started wearing contact lenses and first saw her bare face in the mirror. A founding experience that since then has never ceased to perform. ■

Translation: Jessica Shapiro

(1) With support from the local council, SHED is opening, in Maromme, a contemporary art academy with a large exhibition space and 1 000 m² of housing and studios for artists-in-residence and curators.

(2) Franz Kafka, "Le Souci du Père de Famille" ("The Cares of a Family Man"), in *Nouvelles et Récits*, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 2018.

(3) Jacques Lacan, "Le Stade du Miroir" (*The Mirror Stage*), 1949, in *Écrits*, Seuil, 1966.

Lou Parisot

Née en /in 1994 à /in Saint-Dié-des-Vosges
Vit à /lives in Paris
2018 Diplôme national supérieur d'expression plastique, Ecole supérieure d'arts et médias, Caen
2019 Résidence d'artiste, Le Confort moderne, Poitiers ; Résidence d'artiste à l'Académie, Maromme suivie d'une exposition, *Tuileries*
2020 Résidence Villa Calderón, et exposition au musée de Louviers, du 22 février au 22 mars 2020